

Depuis, par son armée et sa flotte invincible,
 Le Roi tend à l'Ibère un généreux secours,
 Ce Peuple encouragé par un effort terrible
 Peut de sa liberté voir revenir les jours ;

Chaque Espagnol s'écrie
 Mourrons pour la Patrie !

Ou de l'usurpateur interrompons le cours.

Que l'Espagne aflanchie pour prix de tant d'allarmes
 Dîse qu'à GEORGE seul elle doit ses destins,
 Et si l'indépendance a pour elle des charmes
 Déclare au monde entier la tenir de ses mains ;

Daigne, ô bonté celeste !

Achever ce qui reste

Et d'un joug detesté delivrer les Humains.

• Trop fortuné brigand en vain dans ton délire
 Tu crois du juste sort éviter les revers,
 Notre Roi, de son Isle ébranle ton Empire
 En donnant des vertus l'exemple à l'univers,

Albion triomphante

Dieu dans ta main puissante

Pour punir les méchants mit le sceptre des mers.

CANADIENSIS.

Cette ode aux strophes ultra-britanniques était tout à fait dans le ton du discours prononcé par M. Plamondon. Napoléon, " *le fortuné brigand* ", n'y était point ménagé. " Tyran, fléau des mortels, monstre plein de rage ", telles étaient les aménités de la muse canadienne pour le grand soldat couronné, en l'an de grâce 1809.

Ces sentiments étaient universels, et le *Canadien* lui-même se réjouissait bruyamment des moindres succès que pouvaient remporter par hasard les armées prussiennes autrichiennes, ou russes, sur leur terrible adversaire.

Nos pères avaient en horreur la France révolutionnaire ; les victoires de la République et de l'Empire étaient pour le triomphe de la Révolution et du désordre social. De là cette unanimité dans les journaux, dans les écrits, dans les mémoires du temps. Tous les Canadiens étaient loyalistes et dévoués à l'Angleterre. La division ne portait que sur l'administration des affaires du Canada. Ici il y avait scission entre les bureaucrates ou chouayens et les patriotes.

Naturellement nous parlons de 1809.